

L'enquête sociologique en Haïti: entre terrain familier et engagement politique

Carlyle Claude Adrien

Cahiers internationaux de sciences sociales, vol I, no I, juillet 2024

© Éditions Charezzo. 2024

Résumé — Cet article propose une réflexion sur la pratique de l'enquête sociologique de terrain à partir d'une recherche menée dans un quartier populaire d'Haïti sur la politicité de ses habitants. Il questionne la possibilité d'articuler objectivité scientifique et engagement militant dans un contexte de familiarité avec le terrain. S'inscrivant dans la lignée de la science réflexive, l'auteur montre que la neutralité et la distanciation ne sont pas des conditions nécessaires à la production d'un savoir sociologique, car toute connaissance est située, partielle et partiale. Il défend l'idée d'une transition épistémologique plutôt que d'une rupture, où les effets de la situation d'enquête sont intégrés dans l'analyse. L'empathie est posée comme un fondement méthodologique permettant de saisir l'expérience vécue des enquêtés. L'article conclut que recherche sociologique et engage-

ment militant peuvent se nourrir mutuellement à condition d'assumer une démarche critique et réflexive.

Mots-clés — enquête de terrain, militantisme, réflexivité, empathie, épistémologie, Haïti

Abstract — This article offers a reflection on the practice of sociological field research based on a study conducted in a working-class neighborhood in Haiti about the politicity of its inhabitants. It questions the possibility of articulating scientific objectivity and activist engagement in a context of familiarity with the field. In line with reflexive science, the author shows that neutrality and distancing are not necessary conditions for the production of sociological knowledge, as all knowledge is situated, partial and biased. He defends the idea of an epistemological transition rather than a rupture, where the effects of the research situation are integrated into the analysis. Empathy is posited as a methodological foundation for grasping the lived experience of respondents. The article concludes that sociological research and activist engagement can mutually nourish each other, provided a critical and reflexive approach is taken.

Keywords — field research, activism, reflexivity, empathy, epistemology, Haiti

Rezime — Atik sa a pwopoze yon refleksyon sou pratik ankèt sosyolojik sou teren ki baze sou yon rechèch ki te fèt nan yon katye popilè an Ayiti sou patisipasyon politik moun k ap viv ladan yo. Li mete an kesyon posibilite pou konbine objektivite syantifik ak angajman militan nan yon kontèks familyarite ak teren an. Nan liy syans refleksif, otè a montre ke netralite ak distans pa nesesè pou pwodui konsepsans sosyolojik, paske tout konsepsans sitiye, pasyèl e gen patipri. Li defann lide yon tranzisyon epistemolojik olye yon koupe fache epis-

temolojik, kote efè sitiyasyon ankèt la entegre nan analiz la. Li konsidere anpati kòm yon baz metodolojik pou sezi eksperyans patisipan nan ankèt yo ap viv. Atik la konkli ke rechèch sosyolojik ak angajman militan ka nourri youn lòt, depi yo asime yon apwòch kritik ak refleksif.

Mo kle — ankèt teren, militantis, refleksivite, anpati, epistemoloji, Ayiti

La pratique de la sociologie est intimement liée à l'enquête de terrain. C'est par elle que le sociologue recueille les données qu'il analyse. Autrement dit, c'est grâce à l'enquête de terrain que le sociologue produit de la connaissance sociologique. De façon générale, on présente cette pratique comme un travail d'objectivation qui exige une certaine neutralité. La notion de « neutralité axiologique », attribuée à Weber,¹ a même été élaborée pour caractériser l'attitude liée à cette supposée éthique de la recherche où objectivité et neutralité s'imposeraient comme des *impératifs catégoriques*.

Cet article propose une réflexion sur la pratique de l'enquête à partir d'un terrain qui remet en question ce double impératif. En effet, l'enquête,² réalisée dans un quartier populaire de ma ville natale, porte sur un sujet qui, en tant que militant, m'a toujours politiquement préoccupé : le paradoxe de la *politicité*³ des catégories populaires

1. C'est la traduction de Julien Freund de la notion wébérienne de « Wertfreiheit » par la fameuse « neutralité axiologique » qui laisse supposer une telle recherche d'objectivité totale. Weber n'a jamais eu l'intention d'exiger cette objectivité idéale chez le chercheur en sciences sociales, comparable à celle des sciences naturelles. À ce sujet, on peut consulter les travaux d'Isabelle Kalinowski (2005, 2009) et l'article de Philippe Corcuff sur *Le savant et le politique* (2011).

2. Cette enquête a été réalisée dans le cadre de la rédaction d'un mémoire de recherche de Master en sociologie. Toutefois, ma pratique ultérieure du terrain en tant que sociologue consultant m'a permis d'approfondir rétrospectivement la réflexion.

3. « La politicité désigne la condition politique des individus et des groupes sociaux. Elle reflète non seulement l'identité et la culture d'un collectif ou d'un individu, mais aussi l'ensemble des pratiques à travers lesquels chacun descend dans l'arène publique

haïtiennes. Alors que les quartiers populaires des villes européennes sont généralement présentés comme des endroits où un discours revendicatif orienté vers l'espace public semble difficilement émerger, les quartiers populaires haïtiens font état d'une étonnante vitalité politique.

Comprendre, à partir d'une enquête de terrain, les mécanismes à la base de cette vitalité politique des quartiers populaires haïtiens pour en dégager le sens est devenu mon principal centre d'intérêt scientifique. Le travail d'enquête s'appuie donc sur une imbrication entre mon intérêt politique pour le sujet, ma familiarité avec le terrain et ma curiosité scientifique. Cet article est une réflexion articulée autour de cette problématique. Dans quelle mesure est-il possible de faire de la sociologie tout en étant militant sur un terrain familier ? Autrement dit, comment produire un discours sociologique à partir d'une implication militante sur un terrain familier ? Ces questions sont au cœur de cet article.

L'objectif de cet article est de démontrer que l'émergence d'un discours sociologique est possible dans des conditions où l'objectivité et la neutralité sont remises en question. De plus, il montre que la pratique sociologique et l'engagement militant sur un terrain familier peuvent se nourrir mutuellement.

Pour ce faire, j'inscris mon analyse dans la lignée de la science réflexive telle que théorisée par Michael Burawoy [2003 (1998)]. Elle se démarque du positivisme et postule que la science ne peut être ni neutre ni générale et ne fournit jamais de certitude définitive (Passe-ron, 2006; Lahire, 2007).

L'impossible neutralité

Du fait qu'il s'agissait d'une enquête qualitative s'inscrivant dans une perspective réflexive, j'avais décidé dès le début de prendre mes acti-

se battre pour ses intérêts et sur l'espace public pour défendre une conception du bien commun. » (Merklen, 2009, p. 265)

militantes et ma familiarité avec le terrain comme point d'appui. Aujourd'hui, il est désormais acquis, en matière de recherche de terrain, que l'engagement du chercheur sur son terrain, ainsi que l'expérience qu'il en fait, ne sont pas des obstacles, mais plutôt des supports à la production scientifique. En effet, depuis les travaux de Jeanne Favret-Saada (1970) jusqu'à ceux plus récents de Gérard Mauger (1990) ou Daniel Céfai (2010), on est amené à considérer la présence de l'enquêteur et son rôle dans la situation d'enquête comme intrinsèques à la production du savoir. L'objectif n'est plus de produire un savoir neutre, mais d'assumer une position critique qui remet en cause l'aspiration à la neutralité, en acceptant d'analyser et d'incorporer les expériences du sujet connaissant dans le processus de recherche.

Comme le dit Mickael Clarke (1976, cité par Emerson, 2003, pp. 414-15),

nous devons accepter que la science sociale engage l'enquêteur parmi ses enquêtés et que son résultat est le produit de leur relation qui, comme toutes les relations, change les deux parties. La connaissance acquise grâce à ces relations ne fait pas que changer le connaisseur : elle devient une partie du connaisseur. Nous devons alors nous tourner vers le connaisseur autant que vers le connu si nous voulons comprendre ce qu'il raconte, et reconnaître qu'il joue un rôle actif en tant que personne, et non pas en tant que manipulateur de techniques, dans l'acquisition des connaissances.

Dans ces conditions, il n'a jamais été question de me soumettre à un travail d'objectivation tel que conçu par la science positive. Mon choix de m'inscrire dans un modèle alternatif de science réflexive, qui s'appuie sur le contexte comme point de départ, a fini par imposer l'acceptation du caractère « impur » du matériau recueilli comme élément inhérent à l'enquête. Cette posture implique une modestie épistémologique qui découle des « épistémologies de la localisation, du

positionnement et de la situation, où la partialité, et non l'universalité, est la condition pour faire valoir ses prétentions à la construction d'un savoir rationnel » (Haraway, 2007, p. 126).

Même Weber, à qui l'on attribue (faussement) l'injonction de neutralité dans les sciences sociales, exprime une position qui récuse l'idée qu'une connaissance puisse être par essence universellement neutre et objective :

Il n'existe pas d'analyse scientifique proprement « objective » de la vie culturelle ou des « phénomènes sociaux », indépendante de points de vue particuliers ou "partiaux" en fonction desquels ces phénomènes sont choisis comme objet de recherche, analysés et organisés dans un exposé – que ce soit de façon explicite ou implicite, consciente ou inconsciente. (cité par Kalinowski, 2009, pp. 81-96).

Cette posture n'est cependant pas une invitation à la négation de la rigueur scientifique. C'est une invitation à assumer nos impuretés et nos fragilités dans le mouvement de constitution de rigueurs scientifiques partielles et provisoires (Corcuff, 2011, par. 37). La connaissance sociologique, en tant que produit de situations historiques, ne saurait donc prétendre ni à la neutralité ni à la généralité. De même, le régime d'objectivation qui est le sien ne pourra jamais se départir de ces caractéristiques qui font sa spécificité par rapport aux sciences de la nature.

Dans ces conditions, il n'a jamais été question de me soumettre à un travail d'objectivation tel que conçu par la science positive. Mon choix de m'inscrire dans un modèle alternatif de science réflexive, qui s'appuie sur le contexte comme point de départ, a fini par imposer l'acceptation du caractère « impur » du matériau recueilli comme élément inhérent à l'enquête. Cette posture implique une modestie épistémique qui découle des « épistémologies de la localisation, du positionnement et de la situation, où la partialité, et non l'universa-

lité, est la condition pour faire valoir ses prétentions à la construction d'un savoir rationnel » (Haraway, 2007, p. 126).

Même Weber, à qui l'on attribue (faussement) l'injonction de neutralité dans les sciences sociales, exprime une position qui récuse l'idée qu'une connaissance puisse être par essence universellement neutre et objective :

Il n'existe pas d'analyse scientifique proprement « objective » de la vie culturelle ou des « phénomènes sociaux », indépendante de points de vue particuliers ou « partiels » en fonction desquels ces phénomènes sont choisis comme objet de recherche, analysés et organisés dans un exposé – que ce soit de façon explicite ou implicite, consciente ou inconsciente. (cité par Kalinowski, 2009, pp. 81-96)

Cette posture n'est cependant pas une invitation à la négation de la rigueur scientifique. C'est une invitation à assumer nos impuretés et nos fragilités dans le mouvement de constitution de rigueurs scientifiques partielles et provisoires (Corcuff, 2011, par. 37). La connaissance sociologique, en tant que produit de situations historiques, ne saurait donc prétendre ni à la neutralité ni à la généralité. De même, le régime d'objectivation qui est le sien ne pourra jamais se départir de ces caractéristiques qui font sa spécificité par rapport aux sciences de la nature.

Des effets des situations et du contexte

S'il existe un autre point, en plus de celui lié à l'impossibilité de neutralité, où l'approche réflexive se distingue le plus de l'approche positiviste, c'est bien dans la prise en compte des effets de contexte sur la production des données. En effet, le contexte, entendu ici comme l'ensemble des circonstances et tendances (politiques, économiques, sociales, culturelles, historiques, biographiques) qui englobent toute enquête, implique une

sociologie réflexive qui découle de la science réflexive. Cette approche rejette l'idée d'un monde extérieur, séparé et sans commune mesure avec ceux qu'elle étudie. Pour reprendre les mots de Michael Burawoy (1998),

la science réflexive commence par un dialogue entre eux et nous, entre les chercheurs des sciences sociales et leurs sujets d'étude. Elle ne s'appuie pas sur un point d'Archimède situé hors du temps et de l'espace ; elle ne crée pas de la connaissance sur une *tabula rasa* (p. 429. Italiques dans l'original).

L'objectif n'étant plus de séparer le sujet de son objet, le dialogue entre enquêteur et enquêté devient le fondement même de la production d'un savoir où le contexte d'enquête et son champ d'inscription sociale, les conceptions du sens commun et la théorie se joignent. De ce qui précède découle l'évidence que la recherche sociologique de terrain ne peut être considérée que comme une intervention dans la vie de l'enquêté. Enquêter, en effet, c'est entrer en relation avec des enquêtés, c'est établir une relation sociale « artificielle » en ce sens qu'il est question de mettre en présence des personnes qui n'étaient pas amenées à se rencontrer (en tout cas dans les conditions d'une enquête) et qui ne poursuivent pas les mêmes objectifs. Autrement dit, l'enquête sociologique de terrain, au sens où nous l'entendons ici, s'inscrit par essence dans un champ de force où s'affrontent des mondes différents. Elle est par conséquent un rapport de force.

On comprend rapidement, et il n'est pas superflu de le rappeler, que l'enquêteur sera toujours, quoi qu'il en fasse, un *insider*, c'est-à-dire un protagoniste pris dans les méandres du champ de force qu'est la recherche sociologique de terrain.

Et voilà qu'un point important surgit. J'ai insisté sur ma familiarité avec le terrain comme l'un des enjeux dans cette recherche qui donne lieu à ce travail réflexif. Il s'agit en réalité d'une familiarité immédiate où j'étais saisi par la réalité sociale : jeune adolescent, j'avais l'habitude de fréquenter le quartier qui sert de terrain à mon enquête pour

des raisons diverses. Il en résultait une sorte de familiarité primaire qui ne m'avait jamais permis d'appréhender la réalité sociale du quartier autrement que de manière spontanée.

Au moment de l'enquête, cependant, le type de rapport que j'ai eu au terrain s'est tissé à partir d'un médium constitué d'un arsenal théorique et d'un outillage méthodologique doublés d'une implication politique militante qui ont profondément bouleversé ma situation de départ. C'est ce qui fait que cette familiarité n'avait rien enlevé au rapport de force sur lequel j'ai insisté plus haut étant donné mon nouveau statut.

De plus, nous sommes dans un contexte fortement politisé où les enquêtés sont tout aussi conscients des enjeux politiques qui peuvent découler de leurs propos et comportements. Cela m'a amené, à plusieurs reprises, à reconsidérer le protocole préétabli de l'enquête en abandonnant dictaphone et cahier de notes pour réaliser des entretiens. Ces entretiens sans support technique ont un statut particulier en raison du fait qu'ils m'ont conduit à chaque fois à mobiliser des procédés mnémoniques pour générer les données. Quelle est la valeur de ces données qui proviennent de ces entretiens ? Dans quelle mesure ces procédés mnémoniques affectent-ils les données qu'ils génèrent ? Là encore, c'est ma proximité et ma familiarité avec le terrain qui m'ont permis de faire face. Bien des fois, il a fallu revenir sur les lieux, reprendre une conversation, se renseigner en contactant des personnes-clés qui résident dans ou en dehors du quartier.

Une autre précision s'impose ici. L'abandon des supports techniques pour faire usage de la mémoire dans certains cas peut étonner. Comment en effet expliquer que de telles contraintes proviennent d'un terrain dit familier ? Outre le fait que le terrain est politisé, cette situation d'enquête fait remonter des aspects sociaux que la familiarité quotidienne avait tendance à obstruer : mon appartenance de classe. Cette différence sociale engendre une méfiance dont l'un des effets s'exprime par le refus catégorique de l'enregistrement de

certaines entretiens. La situation d'enquête a rendu visible la frontière sociale qui sépare deux univers sociaux : celui auquel j'appartiens et celui du quartier. Autrement dit, c'est par l'intermédiaire de cette enquête sociologique que je suis parvenu à la compréhension de ma situation objective sur ce terrain pourtant familial. Car j'ai finalement compris que cette familiarité qui émane d'une certaine proximité spatiale avec le terrain ne génère pas nécessairement une quelconque forme de proximité sociale. Les différences de classe sont restées intactes. Et comme tout chercheur, j'ai apporté sur le terrain mes attributs sociaux.

Dans les conditions que j'expose ici, on peut comprendre que les entretiens réalisés ont donné lieu à un large éventail de scénarios. Certains ont été menés sous forme de dialogues aux allures de récits de vie où l'enquêté déploie sa vie de militant politique suivant sa propre logique. Pour neutraliser les soupçons, j'ai été amené à mener certains autres dans des espaces ouverts où de nombreuses autres personnes, non concernées par l'enquête, pouvaient intervenir soit pour étayer les propos, soit pour rappeler certaines anecdotes. La procédure presque atypique de recueil de ces données n'enlève cependant rien de leur validité puisqu'en matière d'enquête de terrain, les entretiens ne tirent leur sens qu'inscrits dans le contexte social de leur réalisation. D'autant que j'ai eu le privilège de rencontrer à plusieurs reprises mes enquêtés, ce qui m'a permis de revenir sur des questions qui m'avaient échappé ou qui n'avaient pas été claires.

Le contexte dans lequel se réalise la recherche sociologique influence donc beaucoup la production du savoir scientifique qu'elle véhicule. Cette connaissance prend forme dans le contexte de sa production et, en retour, l'éclaire et le rend intelligible. Le contexte est donc structurel. La situation, pour sa part, est conjoncturelle et impacte différemment la production du savoir en le rendant difficilement reproductible. On peut entendre par situation, « toute zone matérielle, spatiale et temporelle où des individus se trouvent mutuellement en possibilité d'interagir » (Goffman, 1987, p. 91). En ce sens, le

situationnel fait référence au primat de l'acteur, du présent et de l'émergent (Dérèze, 2009, p. 46).

L'engagement militant comme point d'appui

Dans l'article de Philippe Corcuff (2011), les insertions militantes sont posées aussi bien comme obstacles que comme points d'appui pour le travail scientifique. Il postule qu'il existe « une dialectique de l'engagement et de la distanciation, de la compréhension et de l'objectivation » qui nourrissent « une logique de *distanciation compréhensive* ou *compréhension distanciée* » (Corcuff, 2011, para. 32. Italiques dans l'original). Les effets négatifs du militantisme sur la démarche de recherche, de même que les conséquences perturbatrices des logiques de la recherche sur l'action militante, sont à la base d'une tension qui donne lieu à ce qu'il appelle une double *inquiétude éthique*. Selon lui, cette double *inquiétude éthique* « peut contribuer positivement au mouvement de la recherche comme à celui de l'action » (Corcuff, 2011).

Une telle posture épistémologique implique que l'activité militante ne représente nécessairement pas un obstacle à la recherche scientifique dans la mesure où ce sont deux activités qui peuvent aller ensemble et se nourrir mutuellement, mais sous certaines conditions. En effet, mon implication militante m'avait permis non seulement d'identifier ce terrain comme un cas d'étude intéressant, mais aussi de faire fructifier mes hypothèses dans le cadre de cette recherche. En même temps, cette implication militante avait eu des effets sur la tenue de l'enquête en m'obligeant, comme je l'ai mentionné plus haut, à abandonner des techniques de recueil de données qui se sont pourtant imposées dans la tradition de recherche de terrain en sociologie.

On comprend aussi que la notion *d'inquiétude éthique* est d'une importance capitale dans ce cas précis. Connu et reconnu sur le terrain comme citoyen engagé se positionnant sur des questions politiques, l'une de mes enquêtées m'a fait comprendre, comme pour se justifier

de sa position en faveur des autorités locales, qu'« ici, on ne peut pas être dans l'opposition comme vous. L'opposition ne nourrit pas. C'est l'affaire des bienheureux » (Corcuff, 2011). Ce discours met en relief l'affrontement symbolique entre deux mondes dont j'ai fait état et prouve que l'enquête est une situation d'interaction politique. L'interlocuteur en profite pour faire passer un message à visée politique. La stratégie a été de rappeler à chaque fois que mon objectif dans le cadre de cette enquête est essentiellement académique/scientifique afin de déjouer cet effet de mon insertion militante sur l'enquête. Cette stratégie a été d'autant plus efficace qu'elle m'avait permis de prendre une position docte sur certaines questions qui intéressent les habitants du quartier. Par exemple, une fois, je m'étais servi de mes connaissances en histoire pour expliquer la situation d'exclusion dans laquelle évoluent les catégories populaires. Cette scène a été grandement appréciée.

L'empathie dans la production du savoir sociologique

Martina Avanza (2008) avance que la notion de « juste distance » semble ne pas avoir été conçue pour la recherche sociologique de terrain. L'enquête sociologique de terrain est historiquement la façon d'étudier les sociétés anciennement colonisées, les groupes subalternisés, les minorités, les marginaux... où un idéal de justice et de réhabilitation des catégories étudiées semble toujours surgir. Pour Stéphane Beaud et Florence Weber (2017), « faire du terrain revient à rendre justice, voire à réhabiliter des pratiques ignorées, mal comprises ou méprisées » (p. 7). Mener une enquête de terrain pour rendre compte sociologiquement de la politicalité des habitants d'un quartier populaire en Haïti ne peut provenir d'aucune forme d'indifférence. Cela signifie que, pour mettre en connaissance ce phénomène concret, le sociologue doit se mettre à la place de ceux qui l'expérimentent en priorisant une approche qui ouvre à l'expérimentation du monde vécu. C'est l'approche empathique. Elle consiste en :

[l']ensemble des techniques liées à une attitude intuitive qui consiste à saisir le sens subjectif et intersubjectif d'une activité humaine concrète, à partir des intentions que l'on peut anticiper chez un ou plusieurs acteurs, cela à partir de notre propre expérience vécue du social ; puis à transcrire ce sens pour le rendre intelligible à une communauté humaine (Mucchielli, 2009, p. 70).

Mon parti pris était dès le départ de rendre visible, à partir de cette enquête, l'expérience vécue des habitants dans l'objectif de restituer les logiques d'acteurs qui sont à la base de leurs agissements. Ce faisant, j'avais choisi de m'inscrire dans la lignée de ceux qui font de l'empathie le ressort fondamental de la recherche de terrain, considérant, contrairement à la tradition positiviste, qu'il n'existe aucune situation idéale d'enquête où le chercheur pourrait se soustraire de toutes les « prénotions ». Cette posture empathique, qui peut susciter des reproches, est donc assumée car, comme le dit Howard Becker (2006 [1967]) :

Nous prenons parti comme nous le dictent nos engagements personnels et politiques, nous utilisons nos ressources théoriques et techniques pour éviter les déformations qui peuvent s'introduire dans notre travail, nous limitons nos conclusions soigneusement, nous reconnaissons la hiérarchie de crédibilité pour ce qu'elle est, nous composons du mieux que nous pouvons avec les accusations et les doutes qui seront certainement notre destinée. (p. 190)

Mener cette enquête, qui implique autant de charge sociale, politique et éthique, était d'une exigence qui rendait tout relâchement fâcheux. Articuler un regard d'enquêteur froid sur les pratiques des habitants tout en entretenant une position empathique à leur égard n'a pas toujours été simple. Toutefois, il faut comprendre que l'empathie, telle que je l'entends ici, se distingue de la sympathie en ce sens que cette dernière mobilise un référentiel égocentré, c'est-à-dire qu'elle

révèle un transfert, tandis que l'empathie appelle un référentiel allo-centré qui permet d'entretenir une certaine distance. C'est ainsi que j'ai pu éviter les écueils du sentimentalisme romantique propre au milieu militant, où l'on a l'habitude de présenter le milieu populaire comme le lieu de l'authenticité où évolue un bon habitant victime d'un système injuste. De même, cette posture m'a permis de me soustraire des approches de ceux qui regardent les quartiers populaires de l'extérieur en développant une vision misérabiliste où ces univers sociaux ne sont entachés que de manques : manque d'infrastructures, manque de visibilité politique, etc.

Cette posture n'est pas sans rappeler la notion de *populisme méthodologique* développée par Jean-Pierre Olivier de Sardan (2008). Populisme s'entend ici comme « un certain type de rapport fasciné (idéologique, moral, scientifique, politique...) que des intellectuels nouent au moins symboliquement avec le peuple ». Le populisme méthodologique est une posture heuristique qui postule que « les représentations et les pratiques des catégories dominées méritent une plus grande attention de la part des sciences sociales ». Il se distingue du *populisme idéologique* qui est « une exaltation fascinée des vertus des peuples » (Olivier de Sardan, 2008).

Discussion

Cet article soutient que la neutralité et la distanciation ne sont pas des conditions nécessaires à la production scientifique en sociologie. Il défend l'idée que l'enquête sociologique de terrain, en tant que forme de participation au monde, ne peut donner lieu à une connaissance désincarnée qui provient de données pures extérieures à la réalité sociale. Toute connaissance est située, partielle et partiale. Comme le dit Alex Mucchielli (2005),

les chercheurs actuels savent très bien qu'ils n'ont pas atteint, au final, une « vérité », mais plutôt une « représentation », utile pour leurs objectifs de simplification, d'action ou de renouvel-

lement d'une problématique ... Ils ont donc aussi, et nécessairement, au départ de leur recherche, une « finalité » même si elle n'est pas très fortement explicitée. [...] Par ailleurs, les chercheurs actuels n'ont pas la prétention de présenter leurs résultats comme la connaissance « achevée ». Ils savent bien qu'ils ont fait un bout de chemin, qu'ils ont vu les choses d'un point de vue qui n'épuise pas la profondeur des phénomènes complexes (pp. 30-31).

Il ne s'agit pas toutefois de faire l'apologie d'une mystique du terrain reposant sur l'idée selon laquelle seule une enquête focalisée est susceptible de produire de la connaissance sociologique. Le but n'est pas de faire de la *doxa* la seule source d'où provient la sociologie. Loin de là. La position que je défends est tout simplement que l'on peut faire de la sociologie selon une perspective autre que celle imposée par la tradition positiviste des sciences sociales. Je soutiens, et j'espère l'avoir démontré, qu'il est possible de faire de la sociologie sans passer par l'imposition durkheimienne de rupture épistémologique que suppose la *mise à l'écart des prénotions*. De même, la notion rigoureuse de neutralité axiologique, même si on lui reconnaît une certaine valeur heuristique, s'apparente, de ce point de vue, à une utopie qu'on ne cherche pas à atteindre.

Il ne s'agit pas toutefois de faire l'apologie d'une mystique du terrain reposant sur l'idée selon laquelle seule une enquête focalisée est susceptible de produire de la connaissance sociologique. Le but n'est pas de faire de la *doxa* la seule source d'où provient la sociologie. Loin de là. La position que je défends est tout simplement que l'on peut faire de la sociologie selon une perspective autre que celle imposée par la tradition positiviste des sciences sociales. Je soutiens, et j'espère l'avoir démontré, qu'il est possible de faire de la sociologie sans passer par l'imposition durkheimienne de rupture épistémologique que suppose la *mise à l'écart des prénotions*. De même, la notion rigoureuse de neutralité axiologique, même si on lui reconnaît une certaine valeur heuristique, s'appa-

rente, de ce point de vue, à une utopie qu'on ne cherche pas à atteindre.

La démarche que j'ai suivie s'inscrit dans la lignée des recherches de la science réflexive. Elle suppose une démarche critique et analytique qui place la situation d'enquête et ses effets au centre de l'analyse. Dans la célèbre postface de la traduction française de l'ouvrage classique de Nels Anderson, *Le Hobo*, Olivier Schwartz (1993) écrit :

Puisqu'il n'y a pas d'observation neutre et que les « données » ne sont jamais dissociables des dynamiques à l'œuvre dans la recherche elle-même, il n'y a donc pas d'autre voie pour les comprendre que de suivre réflexivement ce qui se joue dans la relation du sociologue à ses enquêtés, d'identifier les rôles qu'on lui attribue, et de rapporter ce qu'on lui dit ou ce qu'on lui montre à la place momentanée qu'il occupe dans le jeu d'interactions suscitées par sa présence. Les matériaux d'enquête doivent donc d'abord être traités comme des effets de la situation d'enquête, et non comme des représentations immédiates d'une réalité « naturelle », antérieure à l'observation. En adoptant cette attitude méthodologique, on se donne les moyens d'une lecture « non naïve » des phénomènes observés ou des propos recueillis, capable d'opérer à la fois la démystification et le décryptage des « données » en fonction des conditions dans lesquelles elles ont été produites (p. 275).

La démarche analytique critique qu'implique la science réflexive ne nécessite pas de mobiliser la notion bachelardienne de *rupture épistémologique*. En effet, il n'existe en réalité ni cassure, ni écartement définitif entre doxa et savoir scientifique. Une telle approche conçoit la science comme un savoir construit qui fait appel à l'idée de continuité et de passage. Par conséquent, il convient mieux de faire appel à ce que Dérèze appelle la « *transition épistémologique* », qui reflète plus fidèlement le caractère construit du savoir scientifique (Dérèze, 1995).

Non seulement il n'y a point d'écartement irrévocable entre sens commun et sens donné par le chercheur au sens commun, mais on comprend aussi que le chercheur ne peut ni prétendre à la neutralité, ni mettre entre parenthèses le contexte de production de ses données. Cette notion de transition est celle qui exprime le mieux l'état dynamique et provisoire de la démarche réflexive. Elle souligne que le processus de construction du savoir scientifique est graduel, continu et toujours susceptible d'être remis en question, plutôt que de marquer une rupture nette et définitive avec le sens commun.

Bibliographie

Avanza, M. (2008). Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas « ses indigènes » ? In D. Fassin & A. Bensa (Eds.), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques* (pp. 41-58). La Découverte.

Beaud, S., & Weber, F. (2017). *Guide de l'enquête de terrain* (4e éd.). La Découverte.

Becker, H. S. (2006). De quel côté sommes-nous ? In *Le travail sociologique. Méthode et substance* (pp. 175-190). Presses universitaires de Fribourg. (Ouvrage original publié en 1967)

Burawoy, M. (2003). L'étude de cas élargie. In D. Cefaï (Éd.), *L'enquête de terrain* (p. 438). La Découverte. (Article original publié en 1998)

Cefaï, D. (Éd.). (2003). *L'enquête de terrain*. La Découverte.

Charliac, C. (2014). La posture empathique comme fondement méthodologique pour l'étude de la communication émotionnelle dans le domaine de la danse contemporaine. *Sociétés* (125), 81-89.

Clarke, M. (1975). Survival in the field: Implications of personal experience in field work. *Theory and Society* 2(1), 95-123.

Corcuff, P. (2011). Le savant et le politique. *SociologieS*. <https://doi.org/10.4000/sociologies.3533>

Dérèze, G. (1995). A propos de « L'empirisme irréductible ». *Recherches en communication* (3), 209-224.

Emerson, R. M. (2003). Le travail de terrain comme activité d'observation. Perspectives ethnométhodologistes et interactionnistes. In D. Céfai (Éd.), *L'enquête de terrain*. La Découverte. (Article original publié en 1981)

Goffman, E. (1987). *Façons de parler*. Éditions de Minuit.

Haraway, D. (2007). Savoirs situés : Question de la science dans le féminisme et privilège de la perspective partielle (D. Petit, Trans.). In L. Allard, D. Gardey, & N. Magnan (Eds.), *Manifeste cyborg et autres essais : Sciences – Fictions – Féminismes* (pp. 107-145). Exils éditeurs. (Ouvrage original publié en 1988)

Kalinowski, I. (2009). La critique selon Max Weber. In D. Golsorkhi, I. Huault, & B. Leca (Eds.), *Les études critiques en management. Une perspective française*. Presses de l'Université Laval.

Lahire, B. (2007). *L'esprit sociologique*. La Découverte.

Mauger, G. (1991). Enquêter en milieu populaire. *Genèses*(6), 125-143.

Merklen, D. (2009). *Quartiers populaires, quartiers politiques*. La Dispute.

Mucchielli, A. (2004). Approche empathique. In A. Mucchielli (Éd.), *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines* (2e éd., p. 70). Armand Colin.

Mucchielli, A. (2004). Approche empathique. In A. Mucchielli (Éd.), *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines* (2e éd., p. 70). Armand Colin.

Olivier de Sardan, J.-P. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Academia-Bruylant.

Passeron, J.-C. (2006). *Le raisonnement sociologique: Un espace non poppérien de l'argumentation* (2e éd.). Albin Michel.

Schwartz, O. (1993). L'empirisme irréductible (Postface). In N. Anderson, *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*. Nathan.
